
SERMON XII.

LA PERSÉVÉRANCE A FAIRE LE BIEN.

SERMON SUR GAL. VI, 9.

Ne nous laissons point de faire du bien ; car nous en recueillerons le fruit en son temps , si nous ne nous laissons point.

CETTE exhortation, Chrétiens, est-elle donc nécessaire ? Est-il de plaisir plus vrai que celui de faire du bien ? Si l'homme qui n'en goûta jamais le charme a besoin d'être encouragé pour en faire

l'essai, celui qui l'a connu peut-il s'en lasser ? Hélas ! il est trop vrai ; les heureux projets qu'on formoit pour le bien de ses frères rencontrent mille obstacles, et la chaleur d'une âme généreuse se tourne souvent contre elle-même, se change en abattement. La triste connoissance des hommes, les mortifiantes leçons de l'expérience ne tardent guère à flétrir le cœur qui s'étoit épanoui si délicieusement, en répandant les premiers bienfaits. Quelque juste que soit le sentiment de la reconnoissance, il n'est pas toujours le prix de la bonté : c'est un salaire sur lequel il ne faut pas compter. Je ne veux point calomnier ici l'humanité ; je ne veux point prétendre qu'il n'est plus de cœur capable d'un retour généreux ; mais je le répète, c'est un salaire sur lequel il ne faut pas compter. S'il peut nous être payé, il peut aussi nous manquer. Cette reconnoissance, qui dans ses transports méloit notre nom à celui du Bienfaiteur suprême, et dont la touchante expression nous enchantoit, se refroidit bientôt ; il arrive souvent qu'elle s'est toute exhalée en paroles, et qu'après quelques jours on ne retrouve plus chez ceux qu'on obligea ; qu'un orgueilleux oublie de ce qu'ils nous doivent, une froideur pour nos intérêts, dont le cœur est profondément blessé. Il faut donc épurer, soutenir la vertu de

l'homme pour qu'elle résiste à ces épreuves. Il faut nourrir, animer sa bienfaisance par les nobles motifs de la piété. Il faut faire retentir à ses oreilles la voix sacrée de la religion.

Religion divine ! A quoi ne servent pas tes préceptes ? A celui qui reçoit, tu commandes la reconnaissance. A celui qui donne, tu enseignes à s'en passer. Oui, ce même Évangile d'après lequel nous vous disions dans un précédent discours : *Soyez reconnoissans*, nous adresse aujourd'hui ces belles paroles : *Ne vous laissez point de faire du bien, car nous en recueillerons le fruit en son temps, si nous ne nous lassons point.* Puissent nos réflexions sur cet important sujet, se graver dans vos cœurs. Puissent-elles, avec le secours de l'Esprit divin, affermir et perfectionner votre charité.

Vous devez le comprendre, M. C. F. ; ce n'est point ici une exhortation générale à la bienfaisance. L'apôtre suppose que les cœurs de ceux auxquels il parle sont déjà pleins du feu de la charité ; mais ce feu pourroit se ralentir ou s'éteindre : tel est le malheur qu'il veut prévenir. C'est sous ce point de vue particulier que nous devons envisager notre texte.

Il nous est doux de penser de vous, chrétiens, comme l'apôtre des premiers fidèles. Il nous est

doux de reconnoître que la bienfaisance est chère à cette église , qu'elle est parmi nous une vertu nationale , un reste précieux de la piété de nos pères. Ce n'est donc pas le devoir de faire le bien que nous vous prêchons aujourd'hui; c'est celui de le faire avec persévérance , lors même que vous n'en recueilleriez aucun fruit de la part des hommes.

Pour vous y porter, nous presserons trois idées qui s'offrent à nous quand nous méditons les paroles de l'apôtre : 1.^o Votre devoir ne dépend ni du succès , ni de la conduite des hommes envers vous. 2.^o Les obstacles qu'ils vous opposent , leurs défauts , leur ingratitude ne peuvent vous enlever le véritable prix de la vertu. 3.^o Ils vous préparent même une plus belle couronne. En d'autres termes :

1.^o Quel que soit l'événement , de quelque façon qu'on agisse envers vous , rien ne vous dispense d'être bienfaisans. 2.^o Vous n'en serez pas moins heureux de l'avoir été. 3.^o Vous le serez même davantage si vous avez eu quelque chose à souffrir.

I. Je dis en premier lieu , que votre devoir ne dépend , ni du succès , ni de la conduite des hommes envers vous.

En effet , l'obligation de faire le bien , dérive

des lois du Créateur, de l'intention qu'il eut en nous dispensant ses dons, de la beauté de l'ordre et de la vertu, de l'intérêt de la société. Eh ! qu'importe que vous éprouviez des contrariétés, des mécomptes, l'indifférence ou l'ingratitude de ceux que vous servez ? En êtes-vous moins tenus d'obéir à Celui qui vous a faits, de qui vous dépendez, à votre Créateur, à votre Père, au souverain Législateur qui vous demandera compte des talens remis entre vos mains ?

Quelles furent ses vues en vous les confiant ? Ne vous y trompez pas. Comme dans le monde physique il a destiné les eaux à rafraîchir les campagnes, le soleil à les féconder, les vents à purifier l'atmosphère, les fruits à nourrir les êtres animés, les fleurs à parfumer les airs en embellissant la nature, quelquefois même à guérir nos maux par d'heureuses propriétés ; comme il n'est pas une seule de ses innombrables créations qui n'ait un but d'utilité ou d'agrément, et que la moindre d'entre elles est chargée de payer à ce qui l'entoure, le tribut de quelque service ou de quelque jouissance ; ainsi, c'est pour l'intérêt de tous que l'homme a reçu les divers présens du Créateur, fortune, santé, talens de l'esprit, qualités du cœur. Les plus richement dotés sont les premiers agens dans le

monde moral, les plus nobles instrumens de la Providence. Ils ont la belle tâche d'avoir plus de bienfaits à dispenser, plus de bien à produire, plus de mal à prévenir : il faut, dit l'Écriture, *que leur abondance supplée à la disette* de leurs frères indigens (1).

Ce n'est donc pas pour vous seul, c'est pour vos frères que vous avez reçu, vous, cette fortune qui vous met en état de nourrir celui qui a faim, de réchauffer celui qui a froid, de donner un père à l'orphelin, de soulager votre Sauveur lui-même dans la personne des malheureux. — Ce n'est pas pour vous seul, c'est pour vos frères que vous avez reçu, vous, cette âme ardente, énergique, qui vous assure tant d'influence sur ceux qui vous approchent, et vous porte, comme par un mouvement naturel, à soutenir le foible et l'opprimé, à faire pour lui ce qu'il n'oserait ou ne sauroit faire lui-même. — Ce n'est pas pour vous seul, c'est pour vos frères que vous avez reçu, vous, ces lumières, cet esprit juste et persuasif, si propre à défendre, à faire goûter la vérité; cette raison calme et supérieure qui vous montre chaque objet sous son vrai jour, vous inspire dans le moment critique des con-

(1) 2 Cor. VIII, 14.

seils salutaires souvent plus précieux que l'or, vous donne tant de moyens pour affermir celui qui chancelle dans la foi, pour réveiller la conscience chez l'homme égaré par les passions, ou bien cette exquise sensibilité qui prête à votre voix, à vos regards, un charme puissant, vous procure un si grand avantage pour consoler l'affligé en pleurant avec lui, en écoutant, sans vous lasser, le long récit de ses peines, et pour émouvoir en sa faveur ceux qui peuvent le soulager.

Tel est l'ordre établi par le Tout-Puissant. Si l'usage des dons heureux, des qualités précieuses que je viens d'énumérer, étoit borné à vous-mêmes, à votre intérêt particulier, vous dérangeriez cet ordre; vous tromperiez les desseins du Seigneur. Et je vous le demande; ne sentez-vous pas que c'est en vous y conformant, que les présens dont sa bonté vous enrichit, acquerront plus de valeur, et vous donneront plus de jouissances? Oui, c'est alors que, comme Dieu même, vous déployez vos facultés dans une sphère de bienfaisance. Vous offrez alors l'image de ce Dieu auquel s'attendent les créatures dans leur besoins, qui les ranime par sa présence et ses regards.

Et vous vous laisseriez arrêter dans une si belle carrière! Vous avez senti l'obligation qui vous

est imposée; vous avez commencé à faire le bien; vous êtes entrés dans les vues de votre Créateur, et vous vous rebuteriez! Quelques obstacles, un défaut de succès, l'ingratitude des hommes suffiroient pour vous lasser! Après avoir ressenti les nobles ardeurs de la charité, vous permettriez au découragement, au dépit de resserrer votre âme, de rapetisser votre existence! Vous livreriez votre cœur, comme l'égoïste, au triste intérêt personnel! Vous entreriez dans les arides sentiers où il végète! Y pourriez-vous demeurer? N'y seriez-vous pas à l'étroit? Pouvez-vous même envisager sans répugnance, sans horreur, cette perspective?

Mais encore le bien de la société n'exige-t-il pas que chacun remplisse ses devoirs, sans regarder à la conduite des autres envers lui? Où en seroit-elle, cette société, si la négligence d'un côté détruisoit les obligations de l'autre? Que deviendrait-elle s'il étoit permis de dire : *Ainsi qu'il m'a fait, je lui ferai* (1)? Les époux volages feroient des épouses adultères; les enfans ingrats, des pères dénaturés; les maîtres peu soigneux, des serviteurs infidèles. Aucune relation ne pourroit exister, car, hélas! en est-il une au devoir de

(1) Prov. XXIV, 29.

laquelle on n'ait jamais manqué, et qui subsistât, si un tort pouvoit la rompre? Les yeux ne se reposeroient plus sur ces traits de vertu qui soulagent le cœur, et brillent de plus d'éclat à côté du vice. Le mal qui depuis la dégradation de l'homme se trouve par tout auprès du bien, le mal étoufferoit, tueroit le bien. L'iniquité couvriroit la terre comme un déluge. Tous les nœuds seroient rompus; tous les bras armés. Ce monde ne seroit plus qu'un désert, où le cœur éprouveroit un vide affreux, un champ de bataille où les hommes se déchireroient les uns les autres.

Ainsi M. F., loin que les contrariétés, les obstacles, les mauvais procédés détruisent, ou seulement affoiblissent l'obligation de faire le bien, on peut dire en un sens qu'ils y ajoutent encore, car il faut que le bien lutte avec énergie contre le mal pour empêcher son triomphe. Plus les méchans souillent la terre par leurs vices, plus les justes doivent s'efforcer de l'embellir par leurs vertus, afin que le Très-Haut aperçoive encore ici-bas quelque objet digne de ses regards, qui arrête sa foudre, et empêche sa protection de s'éloigner.

II. Avouons-le cependant; si l'homme étoit condamné à ne recevoir aucun prix de son amour pour ses semblables, il seroit à craindre qu'il ne se

lassât de faire du bien ; mais la malice des hommes , ou leur ingratitude ne peut vous ravir ce prix.

Et d'abord est-il en leur pouvoir de vous ôter cette joie intérieure que donne un acte de bienfaisance ? Le plaisir que vous ressentez en ces occasions , dépend-il de l'opinion d'autrui ? Vous vient-il du dehors ? N'est-il pas tout entier dans votre cœur ? Et ne porte-t-il pas avec soi déjà le salaire de la vertu ?

Ce plaisir est troublé, dites-vous , par la pensée que vos travaux sont inutiles , et vos bienfaits perdus ! En êtes-vous donc assurés ? C'est une semence qui n'a poussé aucun jet, mais qui germe peut-être en silence. Ces projets utiles contrariés par l'obstination , la malveillance ou l'intérêt personnel , ne sont pas oubliés : ils seront repris, exécutés dans un moment plus favorable : ce moment viendra bientôt peut-être ; ne vous relâchez point ; redoublez de patience et de zèle. Ignorez-vous qu'on n'obtient rien ici-bas sans la persévérance ; qu'il faut s'obstiner à faire le bien , et forcer les hommes en quelque sorte à nous permettre de les servir ?

Mais c'est leur insensibilité, leur ingratitude , qui blesse votre âme.

Et pourquoi renoncer à l'espérance qu'il vous

sera donné de les toucher ? Ah ! si vous êtes animés de cette bonté pure que rien ne rebute, et qui n'exige rien, comment n'en seroient-ils pas frappés ? Comment n'en seroient-ils pas émus ? Il est bien rare, M. F., qu'une telle bonté trouve des ingrats, ou qu'elle en trouve long-temps ; aucune gêne, aucune contrainte ne se mêle à la reconnaissance qu'elle excite ; cette reconnaissance est son fruit naturel ; elle le cueille presque toujours. Mais la bienfaisance intéressée, ou seulement trop humaine, celle qui met un prix aux services qu'elle rend, aux secours qu'elle donne ; qui se complaît dans le sentiment de ce qu'elle fait, de ce qu'on lui doit, cette bienfaisance impose à ceux qu'elle oblige, une contrainte qui ne s'accorde pas avec la fierté naturelle au cœur de l'homme, et l'indépendance de ses affections. Il n'est pas étonnant, peut-être, qu'on veuille se soustraire à son joug. Elle ne justifie par l'ingratitude sans doute, mais elle la produit trop souvent.

Laissons néanmoins ces considérations qui ne doivent pas occuper les pensées de l'homme qui fait le bien. C'est à Dieu qu'il doit regarder. C'est de Dieu, non des hommes, qu'il doit attendre son salaire. Ecoutez ce que dit le Sauveur : *Que votre main gauche ne sache point ce que fait votre*

main droite, et votre Père qui voit ce qui se fait en secret, vous récompensera publiquement (1). Ce beau précepte de cacher les bienfaits ne comprend-il pas évidemment celui de n'en point chercher la reconnaissance ? N'est-ce pas encore ce que suppose l'exemple du Samaritain qui secourut si généreusement le Juif blessé, et se sépara de lui sans en rien exiger, sans en rien attendre ? Que perdez-vous donc par l'ingratitude des hommes ? Vous perdez ce qu'il ne vous est pas permis de souhaiter, ce qui ne doit pas entrer dans vos motifs. *C'est à l'Éternel que vous prêtez (2).* C'est lui qui sera votre rémunérateur; n'en cherchez point d'autre. Vous lui présentez *le sacrifice auquel il prend plaisir (3).* Vos aumônes montent jusqu'à lui, comme un parfum (4); elles descendront sur vous en bénédictions. Si ceux que vous obligeâtes méconnoissent vos bienfaits, ou les oublient, Dieu lui-même les inscrit dans les registres éternels : *Votre témoin est dans les cieux (5).* Il fixe sur vous ses regards avec complaisance; vous pouvez vous flatter d'être agréables à ses yeux, et n'est-ce

(1) Matt. VI, 3. 4.

(2) Prov. XIX, 17.

(3) Hébr. XIII, 16.

(4) Act. X, 4.

(5) Job. XVI, 19.

donc pas assez ? Ah ! que sont les louanges des hommes, et leurs plus vifs témoignages de sensibilité auprès d'une telle pensée ? Que tout ce qu'ils peuvent faire pour vous est misérable, auprès du salaire que Dieu destine à l'homme bienfaisant, auprès de la couronne qu'il lui prépare !

III. Et ce salaire en sera plus riche, cette couronne plus éclatante, s'il a surmonté des obstacles, s'il a trouvé des ingrats.

D'où vient cela, M. F. ? C'est que sa vertu en est plus exercée, en devient plus noble et plus pure. Foibles créatures que nous sommes ! Quelque droites que soient nos intentions, il est bien rare qu'il n'y ait pas d'alliage dans nos motifs. Il est quelque chose de si flatteur dans le succès, que nous sommes naturellement disposés à nous en rapporter la gloire. La louange charme si doucement notre oreille, que l'expression de la reconnaissance n'est pas sans danger pour nous. Tout en voulant nous détacher de ce monde qu'il ne nous est pas permis d'aimer et de chercher, nous sommes épris de tout ; nous tenons à tout, et nous le sentons à la douleur soudaine que nous cause la privation des jouissances que nous pensions être prêts à sacrifier. Ce n'est qu'en supportant cette privation sans irritation, sans décou-

agement que nous sommes assurés de nous-mêmes.

O comme elle s'agrandit et s'élève, l'âme de celui que l'ingratitude ne peut rebuter, qui n'en poursuit pas moins sa tâche, n'en persévère pas moins à servir les hommes en vue de Dieu ! Ici je me rappelle ce que disoit notre Maître : *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent..... afin que vous soyez les enfans, les imitateurs de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les méchans et sur les gens de bien, qui envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes (1).* Le fidèle qui ne se lasse point de faire du bien de quelque retour qu'on le paie, suit ce précepte divin qu'on ne peut entendre sans être ému d'admiration, sans être pénétré par le charme de grandeur et de vertu, qu'on sent dans ces paroles célestes.

Aussi n'en doutez pas, M. F., dès ici-bas il trouve dans sa persévérance même, dans le désintéressement de ses motifs, une jouissance supérieure à celle que peut donner la reconnois-

(1) Luc VI, 32. 35.

sance des hommes. Il goûte dans sa plénitude cette douceur intérieure dont nous avons déjà parlé; je dis plus, il goûte cette joie pure et sublime, attachée aux nobles épreuves de la vertu, et que l'on trouve surtout à faire pour Dieu quelque chose, quelque chose qui ne soit que pour lui. Justes qui m'écoutez, j'en appelle à votre témoignage. Si dans le cours de votre vie vous avez eu le bonheur de faire quelque bonne action qui ait eu Dieu seul pour témoin; qui n'ait reçu des hommes aucun salaire d'aucune espèce, je ne crains pas d'assurer que c'est là votre plus précieux souvenir, votre pensée la plus chère. Ainsi dès cette terre, Dieu récompense par des douceurs secrètes et délicieuses le fidèle observateur de ses lois.

Et que dirai-je de la félicité qu'il lui prépare dans une autre économie, lorsqu'il en sera *temps*, suivant l'expression de l'apôtre! car après tout, M. F., ce *temps* n'est pas venu. Si nous goûtons des charmes dans la bienfaisance, c'est que le Seigneur tient toujours plus qu'il n'a promis: c'est qu'il a voulu nous faire trouver des jouissances dans l'exercice du bien, par une de ces grandes vues que nous découvrons sans cesse dans notre organisation morale; mais c'est un plaisir et non pas une récompense, du moins ce

n'est pas le complément de la récompense. La saison où nous sommes est celle des *semailles*, *La moisson* du juste ne se fait point ici-bas. Après avoir ensemencé ses domaines, le cultivateur attend ; il vit en espérance. Plus heureux, puisque rien ne peut tromper son attente et lui ravir le fruit de son labeur, l'homme bienfaisant attend comme lui, sans jamais s'enorgueillir ni se décourager : il attend le période où il doit recueillir ce qu'il a semé.

Que sa récompense alors sera grande et magnifique ! Avec quelle pompe Jésus nous la dépeint ! Voyez ce monde passant au bruit de la tempête, tous les enfans d'Adam réveillés à la voix de l'ange, et sortis de leurs tombeaux, le Fils de l'homme sur les nuées, les Puissances du ciel rangées autour de lui, le tribunal dressé, les livres ouverts, le brillant séjour de la gloire prêt à recevoir ses habitans fortunés, et le gouffre infernal ses victimes. C'est à la vue de cette scène imposante et redoutable que l'homme bienfaisant sera couronné. Ceux même qui semblent avoir pratiqué des vertus plus difficiles ; les confesseurs, les martyrs qui rougirent les échafauds de leur sang ne paroîtront qu'après lui. Le Juge suprême l'appellera le premier en présence de l'univers, il lui rappellera ces bonnes actions faites

en secret dont il n'a point cherché de salaire, qui s'étoient même effacées de sa mémoire. Quel touchant, quel étonnant dialogue se fera entendre alors entre un Dieu et l'homme charitable ! *J'ai eu faim*, dira le Seigneur Jésus, *et tu m'as donné à manger. Eh ! quand est-ce*, Seigneur, répondra le fidèle confus et ravi, *quand est-ce que j'ai eu le bonheur de faire cela pour toi ? Toutes les fois que tu l'as fait pour un de tes frères indigens, tu l'as fait à moi-même. Viens, béni de mon Père ; entre dans le royaume qui t'a été préparé avant la fondation du monde : entres-y pour toujours* (1).

O douce, ô ravissante voix ! ô transports inexprimables qu'elle excitera dans le cœur du fidèle ! Que sa part paroîtra bonne alors ! Qu'elle sera digne d'envie ! Le monde s'est évanoui : les richesses, les dignités, les puissances ont pris fin : tous ces fantômes qui nous séduisoient, nous éblouissoient ont passé comme la fumée ; mais elle demeure, elle ne périra jamais la récompense promise à celui qui ne s'est point lassé de faire du bien. *Un verre même d'eau froide* (2) quand on n'a pu faire davantage, *un verre d'eau froide* donné pour l'amour de Dieu n'est point perdu : la mémoire du plus léger bienfait subsiste auprès du

(1) Matt. XXV, 34.—40.

(2) Matt. X; 41.

Tout-Puissant. C'est lui qui se charge d'acquitter au centuple, jusqu'à la plus petite, les dettes dont on n'a point reçu, dont on n'a point exigé le salaire.

Après cela, M. F., serez-vous surpris que le Sauveur semble craindre pour nous, qu'ici-bas nous recueillions le fruit de nos bienfaits ? Serez-vous surpris qu'il nous dise, en parlant de ceux que nous aurons obligés : *Vous serez heureux de ce qu'ils ne pourront pas vous le rendre, car vous recevrez votre récompense à la résurrection des justes* (1).

Maintenant, chrétiens, je n'ai plus qu'une pensée; je n'ai plus qu'un sentiment; je ne puis vous dire qu'une seule chose. Que la religion est belle! Qu'elle est nécessaire! Qu'elle est précieuse! Comme elle soutient la société! Sur quelle base elle l'appuie! Par quel lien elle l'unit! Comme elle fortifie, comme elle réchauffe notre cœur! Quel secours, quel merveilleux secours elle lui prête dans ces momens cruels de mécompte où tout manque, où les appuis terrestres se brisent et vont percer notre main! Elle pose cette main sur le *rocher des siècles*. Elle met Dieu à la place des

(1) Luc XIV, 14.

hommes. A la place des hommes légers ou infidèles, elle met Dieu qui n'oublie rien, Dieu qui ne trompe jamais. Ainsi elle nous préserve du malheur d'être frustrés dans notre attente; elle garantit notre cœur du poison du découragement : bien plus, des objets même les plus propres à le produire, elle tire de nouveaux motifs, d'invincibles motifs au courage, à la persévérance.

Lorsqu'on médite les considérations qu'elle propose; lorsqu'on envisage la perspective qu'elle présente, il est impossible d'y résister; et la vertu la plus haute, la plus sublime devient pour le disciple de Jésus une conséquence nécessaire de sa foi.

Ah ! que cette foi salutaire soit toujours notre guide et notre soutien. Qu'elle nous apprenne à garder dans notre cœur le souvenir des bienfaits d'autrui, et à n'être point affligé qu'on oublie les nôtres. Que le noble enthousiasme de la charité nous possède désormais. Que rien ne puisse l'éteindre.

Grand Dieu ! fixe dans notre cœur les sentimens qu'il éprouve à cette heure. Que *pendant qu'il est jour* (1) nous marchions sur les traces

(1) Jean IX, 4.

du chef adorable que tu nous as donné, de ce Jésus qui, malgré les contradictions, l'injustice, l'ingratitude des hommes n'en acheva pas moins sa grande tâche. Et puissions-nous, sans nous lasser jamais, *aller, comme lui, de lieu en lieu pour faire du bien* (1). Puissions-nous, M. C. F., *fermes, inébranlables, travailler à son œuvre constamment et toujours mieux, puisque nous savons que notre travail ne sera pas sans récompense auprès du Seigneur* (2).

Ainsi soit-il.

(1) Act. XI, 32.

(2) 1 Cor. XV, 58.